

Les chuchotis de l'aventure

Je tressaillis. Je perçois le murmure d'une plainte qui, sans cesse, me susurre de partir. Il y a dans nos vies un dilemme pernicieux : rester ou s'en aller. On avance, on erre, on traînasse puis un jour survient une première intersection qui requiert de faire un choix. Les panneaux sont unanimes et indiquent tous la même piste labourée par les nombreux passages. Mais dans l'ombre, noyée dans la végétation, une sente s'esquive sur le côté et appelle à la fuite. La direction est tout autre. La destination n'est pas annoncée. Le layon prend la tangente de la route toute tracée. Alors on reste là, impassible, assis dans la poussière à chercher les futures excuses à l'inévitable. Car le chemin de traverse n'apparaît qu'à celui épris d'échappée. La porte s'est ouverte et les bourrasques perverses de la vie pure nous fouettent le visage.

Comme tout le monde à l'aube d'une aventure, je me méfie. Ce que je m'apprête à vivre justifie-t-il ce que je laisse derrière moi ? Vais-je venir à bout des obstacles dressés en cours de route ? Suis-je assez préparé ? On ne peut empêcher un esprit de douter. Il serait d'ailleurs dangereux de voguer sans défiance ! La frousse est le pain du marcheur qui se nourrit de ses affres pour avancer. Comme pour la digestion d'une croûte, la nature fait bien les choses. Les enzymes du cœur transforment l'angoisse en énergie et la peur passée devient le toupet du présent. Le premier pas effectué et c'est toute une machine qui s'enclenche. Les appréhensions butent sur le seuil, les regrets chancellent puis s'échouent sur les récifs de la témérité. Derrière soi, la gueule se referme. Rien ne sera plus jamais pareil, car partir à l'aventure est de l'ordre de la métamorphose. On ne revient jamais indemne. Le mal ronge la peau, atteint l'os puis imprègne la moelle. C'est définitif. Le virus est transmis. Le feu a pris. Et les frasques de la vie ne feront qu'attiser l'éternel braisier intérieur. Cette fièvre fouguese qui incinère la paresse et calcine la monotonie.

Ô belles Pyrénées ! N'y a-t-il pas de plus galante façon de faire connaissance que d'en traverser l'intégralité ? Que de caresser ses courbures rocheuses et ses reliefs enneigés ? Que de sentir chaque soir à la nuit tombée, le pouls de la Terre sous les pâquis ? Sur ses sentiers, je m'efforce de peu trimpler. J'aime coucher à même le sol avec pour unique toit la voûte céleste qui exhibe son plus beau numéro astral. J'aime dépendre de ce que je trouve sur ma route, au gré des humeurs du temps et des caprices de la nature. Après m'être dénudé des doutes du départ, je me défais de ce qui n'est pas essentiel. J'allège par la même occasion ma besace et mon esprit ! La leçon peut commencer. Car en voyage je m'instruis. Les montagnes

sont professeurs d'humilité. Les lacs sont enseignants d'équanimité. Les difficultés apparues en route ne sont que les exercices du manuel d'acceptation et les rencontres sont les travaux pratiques du cours de bienséance. Pour la première fois de ma vie, je m'en vais gaiement sur le chemin de l'école ! Fidèle aux requêtes didactiques, je me faufile, depuis l'océan, à travers les ports et les tucs, les estanys et les rius. Qu'il est harmonieux le jargon pyrénéen ! Aux Gourgs Blancs, je passe un col avoisinant les 3000 m d'altitude. Comme la veille, les sommets s'étalent à perte de vue. Cette haute route porte bien son nom. Ceci n'est pas une marche, mais un survol ! Je m'extasie et inspire à plein poumon, assailli par une profonde sensation de volupté. Mais le ciel se voile dangereusement, le vent se lève. L'orage arrive ! Je m'empresse de quitter le firmament et m'élanche dans la pente. Comme l'eau qui descend d'une montagne, je m'écoule au gré du relief. Les cairns sont les phares qui me guident jusqu'au port dans de cet océan de roches.

Chute. Fracas. Roulade. Je me relève, les genoux écorchés par la caillasse. J'ai bien failli terminer dans le lac ! Me voici remis à ma place par Dame Nature. Le soir arrivant je m'interroge : la marche se suffit-elle à elle-même ? Autrement dit, est-ce que le lieu dans lequel je pose mes pas importe réellement ou bien est-ce que l'activité simple et brute suffit à me satisfaire ? De plus en plus, je crois marcher pour marcher. Peu importe la destination. Peu importe le pays. Peu importe même les paysages. La marche est un luxe. Elle est ralentisseur de temps et catalyseur de raisonnements ! Les idées défilent avec les kilomètres. Les réflexions jaillissent presque inconsciemment. Les foulées sont le moteur d'un engrenage intellectuel de pensées bien ficelées. Au fond, ne cherchons-nous pas le cheminement vers la croissance personnelle avant d'atteindre un quelconque objectif géographique ? Les raisonnements affluent dans mon esprit. Je crois n'avoir jamais autant travaillé mentalement. N'avais-je pas déclaré que l'aventure était une école ?

La mer a surgi. D'Hendaye à Banyuls par la route la plus haute ! 23 jours à jouer au funambule sur le fil pyrénéen. Tout est passé si vite. J'ai pourtant l'impression d'avoir senti chaque seconde rouler le long de mon échine et d'en avoir prélevé la substantifique moelle. Là est la profonde magie. Rien n'égale l'hermétisme de cette distorsion du temps. Une fois la pérégrination révolue, tout semble n'avoir duré qu'un instant. Car c'est seulement au fracas de ses pas et au rythme vrombissant de la nature tout entière que l'on est capable de prendre conscience du temps qui passe. Alors, rester ou s'en aller ? Une chose est certaine, il faut quitter sa chaise pour sentir s'écouler chaque grain au travers du sablier, laper chaque goutte d'eau qui se vide de la clepsydre. La pendule, elle, ne prend aucun repos !

Les tourmentes saumâtres me brusquent sur la plage. Les vautours fauves ont laissé place aux mouettes. Cette marche est terminée. Le retour à l'ordinaire humain est brutal. Les gens se pressent, les voitures ronflent, le ciel est gris. Je crois percevoir une élégie dans le va-et-vient des vaguelettes. Ne serait-ce pas, déjà, les chuchotis de l'aventure qui me hèlent violemment ?

Nombre de caractères : 5056